

Louise Lacoursière

Anne Stillman 1

Le procès



roman

10
10

Le jeudi 10 mars 1921

Depuis quelques semaines, l'hebdomadaire *Town Topics* insinue qu'un banquier bien connu de Wall Street connaît de graves difficultés. John Kennedy Winkler ne s'intéresse habituellement pas aux potins, mais ce chasseur de nouvelles flaire là une grosse affaire. À dix heures trente, il quitte la gare Grand Central de la 42^e Rue à New York pour White Plains. De source sûre, il a appris qu'un représentant de la Justice doit y faire une importante déclaration. Les yeux rivés sur ses notes, il refuse de se mêler aux autres journalistes montés dans le train en même temps que lui. Son esprit vagabonde.

À dix-sept ans, Winkler a quitté Camden, en Caroline du Sud, sur un coup de tête. Ambitieux et déterminé, il désirait se tailler une place dans le monde journalistique. « Trop jeune ! Pas assez d'expérience ! Tu n'auras aucune chance ! » lui disait-on pour le décourager de la grande ville. Pourquoi n'assurerait-il pas la

relève au magasin général, comme son père et son grand-père l'avaient fait avant lui ?

Pourtant, quelques mois après son arrivée dans la métropole, son rêve était devenu réalité et, depuis plus de douze ans, il appartient à la grande famille de William Randolph Hearst. Au seuil de la trentaine, il peut se vanter d'être maintenant à la tête du peloton au *New York American*.

John K. Winkler est intuitif, certes, mais il n'est pas le seul à avoir lu les entrefilets du *Town Topics*. À son arrivée à White Plains, il note qu'une bande de journalistes et de photographes, représentant les principaux quotidiens de la côte Est, sont déjà regroupés en face du palais de justice. Winkler se dirige vers Walter Brown, son homologue du *New York Tribune*. La compétition est forte entre eux, mais John respecte son adversaire, un chroniqueur de talent. D'ordinaire soignée, son apparence laisse vraiment à désirer aujourd'hui. Le costume empoussiéré et les cheveux en bataille, Walter lui rappelle les cantonniers qui se multiplient ces temps-ci sur les routes de l'État.

Récemment, son confrère s'est laissé convaincre d'acheter une Ford T qui devait résoudre ses problèmes d'horaire tout en lui accordant une grande liberté dans ses déplacements. Depuis, que d'ennuis ! Winkler écoute la plainte d'un homme frustré, irrité, fatigué. Ce matin, Walter a mis plus de trois heures pour parcourir une trentaine de kilomètres, avec une crevaison et quelques pannes en prime !

Loin de compatir à ses déboires, Winkler le taquine en évoquant la fiabilité du train, voire celle du cheval ! La nature joviale de Walter reprend le dessus et, observant l'attroupement, il constate :

— Alors, John, si je comprends bien, nous suivons encore la même piste ?

— Indubitablement... Cher collègue, choisir White Plains pour entreprendre une poursuite judiciaire ne laisse-t-il pas supposer que les protagonistes désirent à tout prix garder l'affaire secrète ?

Composée presque exclusivement d'hommes portant pour la plupart de longs manteaux sombres cintrés à la taille, la foule se fait de plus en plus dense, de plus en plus impatiente. À quelques jours du printemps, un froid humide les pénètre jusqu'aux os.

À quatorze heures, un officiel annonce que le juge Joseph Morschauer les rencontrera sous peu. Il invite les gens de la presse à entrer dans le palais de justice. Comme d'habitude, tous sont fouillés. Les appareils photographiques confisqués s'empilent dans l'armoire à la droite du garde. Journalistes et photographes se dirigent ensuite vers une pièce sombre aux murs recouverts de lambris.

Il leur faut patienter jusqu'à quinze heures pour qu'enfin le juge daigne se manifester. À peine le magistrat au visage rond et au ventre rebondi prend-il place derrière une grande table de chêne patinée que déjà des questions fusent de toutes parts. Le juge Morschauer enlève ses lunettes cerclées d'or, lève la main droite pour apaiser le tumulte et, sans autre préambule, présente à l'assemblée une chronologie d'événements.

— Messieurs, le 13 septembre 1920, James A. Stillman, président de la National City Bank de New York, a déposé une demande de divorce ici même à White Plains. M. Stillman allègue que des incidents incriminant son épouse, Anne Urquhart Stillman, se sont produits entre 1916 et 1919 à sa propriété du Canada tout comme à celle de Pleasantville. De plus, M. Stillman désire prouver que Guy Stillman, âgé de vingt-huit mois, n'est pas son fils légitime et que cet enfant ne peut donc prétendre à sa succession. Le 22 décembre

dernier, des témoins indiens et canadiens-français ont comparu à New York devant l'arbitre que j'ai moi-même désigné, le juge Daniel J. Gleason. Enfin, le samedi 5 mars, à Poughkeepsie, comté de Dutchess, les avocats de Mme Stillman ont présenté une contre-attaque ou, si vous préférez, une défense et demande reconventionnelle. La défenderesse nie les accusations portées contre elle, conteste tous les témoignages entendus à l'audience de décembre et exige que les droits de son fils Guy soient reconnus et respectés *in extenso*. De plus, elle demande que son mari lui verse une pension alimentaire non pas de cinq mille dollars, comme il le fait en ce moment, mais de dix mille dollars par mois. Les avocats de la défenderesse évaluent à vingt-cinq mille dollars les frais de cour devant être octroyés. J'ai nommé maître John E. Mack gardien des droits de l'enfant. Voilà, messieurs, ce que je peux vous dire aujourd'hui. Des questions ?

Un vacarme assourdissant emplit la pièce. Impassible, le magistrat reprend la maîtrise de la salle en gardant le silence. Puis, il autorise la première question.

— Monsieur le juge, pouvez-vous nous expliquer comment cette histoire a pu être gardée secrète aussi longtemps ? Cette cause n'a-t-elle pas été portée à l'attention de la Justice il y a plus de six mois ?

— Vous êtes du *New York Tribune*, n'est-ce pas ? Pourriez-vous me rappeler votre nom ?

— Walter Brown, monsieur le juge.

— Monsieur Brown, dans le comté de Dutchess comme dans celui de Westchester, aucun document n'est tenu d'être enregistré dans ce genre d'action, tant et aussi longtemps que le jugement n'a pas été rendu. Dans la cause qui nous intéresse, nous n'en sommes pas encore là. C'est évident qu'en choisissant un endroit comme Poughkeepsie ou White Plains plutôt que New

York on s'assure d'une plus grande discrétion. Toutefois, les règles du jeu ont été changées samedi dernier. En effet, pour que les avocats d'Anne Urquhart Stillman puissent présenter une défense et demande reconventionnelle, les avocats des deux parties devaient consentir à rendre la cause publique.

Tout en prêtant une oreille distraite aux propos du juge, Winkler se remémore la nomination de James Alexander Stillman à la présidence de la National City Bank en juin 1919. On appelait le nouvel élu « Stillman le jeune » pour le différencier de son père, le « génial James Stillman ». Une fois la cérémonie d'investiture terminée, plutôt que de sortir par l'entrée principale, James Alexander avait quitté la salle par une porte latérale pour éviter, selon toute apparence, de répondre aux questions des journalistes.

Cet homme fuit la publicité comme la peste, tout comme John D. Rockefeller qui a longtemps siégé au conseil d'administration de la National City Bank. Fondateur de la Standard Oil, entreprise qui contrôlait quatre-vingt-dix pour cent des raffineries américaines, Rockefeller a dû, en 1890, dissoudre son empire pétrolier dans le cadre de la loi antitrust. Lorsque le père de James Stillman présidait la National City Bank, les frères Rockefeller, William et John Davison, y investirent des sommes colossales. C'est ainsi que la National City Bank fut surnommée la Standard Oil Bank.

Même si le divorce est légalement reconnu, Winkler sait bien qu'il est loin d'être accepté. Voilà pourquoi Stillman a tout mis en œuvre pour garder son histoire secrète. La nouvelle, lorsqu'elle sera connue, aura l'effet d'une bombe, autant pour les Stillman et pour Wall Street que pour toute la haute société de New York.

Son attention se focalise sur une question de James Shean du *Daily News*.

— Monsieur le juge, quels avocats représentent les Stillman ?

— Maîtres Delancey Nicoll et Cornelius J. Sullivan pour M. Stillman et maîtres George W. Wickersham, John B. Stanchfield et John F. Brennan pour Mme Stillman.

Tout en griffonnant quelques notes, Winkler constate que le combat sera inégal. Sullivan ne perd pas, il écrase. L'issue du procès est prévisible malgré l'équipe d'avocats prestigieux qui conseillent l'épouse.

Winkler demande la parole.

— Monsieur le juge, quels sont les revenus annuels de James Stillman ?

— Monsieur Winkler, lorsque la question a été posée à ses avocats samedi dernier, ils ont déclaré que les gains bruts de leur client pour l'année dernière se chiffraient à huit cent mille dollars, mais qu'ils avaient été réduits à deux cent quarante mille dollars, une fois les taxes et les impôts payés.

Flatté que l'honorable Joseph Morschauser se souvienne de son nom, Winkler le remercie avec déférence. Huit cent mille dollars peuvent-ils fondre de la sorte ? Le fisc est gourmand, mais à ce point, cela lui semble exagéré. La femme du banquier réclame la moitié des présumés revenus nets de son mari en pension alimentaire. Quelle sorte de femme peut affronter avec autant de mordant ce colosse de la finance ? Sans compter qu'il a les meilleurs avocats de New York à son service. Winkler se promet d'interviewer Anne Stillman dans les plus brefs délais.

Des gains annuels de huit cent mille dollars ! John est impressionné. Même le président américain ne gagne que le dixième de cette somme ! L'ouvrier moyen, lui, doit se contenter de mille cinq cents dollars par année pour faire vivre toute sa famille. Stillman appartient vraiment à un autre monde !

Le richissime James A. Stillman, président de la National City Bank, accuse sa femme, Anne U. Stillman, propriétaire depuis 1918 d'un domaine en Haute-Mauricie, d'avoir commis une infidélité avec un guide amérindien du Canada.

Dans ce premier tome, Louise Lacoursière ressuscite les détails de ce qui a longtemps été considéré comme le « procès du siècle ». Elle y présente les acteurs hors du commun que révèle ce drame et la légende qui, depuis lors, accompagne le nom de l'héroïne de ces événements.

Pour reconstituer cette affaire aux nombreux rebondissements, l'auteure met en scène trois journalistes mandatés pour couvrir l'événement. Ensemble, ils racontent une histoire vraie digne des meilleurs feuilletons !



Depuis 2002, Louise Lacoursière se consacre à sa carrière d'écrivaine et à l'animation culturelle. Un travail de recherche exhaustif l'a amenée à écrire trois romans inspirés de la vie d'Anne Stillman McCormick, philanthrope américaine surnommée « la reine de la Mauricie ». En 2008, elle signe sa première œuvre de fiction pure avec Lunes bleues.